

2008 ?

Heureusement qu'il nous reste « l'espérance » !

2007 fut sans aucun doute l'année des « *trompettes de la renommée*¹ » ! L'année se clôt en effet sur de grandes victoires médiatiques : celle d'Al Gore avec son prix Nobel, celle de Vladimir Poutine sacré par la presse internationale « *homme de l'année* », celle des élections françaises qui ont porté les candidats les plus « *people* », celle aussi de Chavez ou de Kadhafi promus au rang de « *grands libérateurs* » ... Etonnant, n'est ce pas ? Personne ne pouvait, il y a un an, imaginer de tels résultats. *A priori* tout va très bien pour les publicitaires et les experts en marketing politique. Ces grands magiciens des mots et du petit écran finiraient presque par nous « *faire prendre des vessies pour des lanternes* ». Personne ne pouvait non plus imaginer que les plus grandes signatures bancaires du monde, telles Citigroup, Merrill Lynch, UBS, seraient recapitalisées par des fonds souverains de Pékin, de Singapour, de Dubaï. Il y a six mois ces banques puissantes et intouchables regorgeaient de fonds, aujourd'hui elles sont en pénurie. Pourtant elles sont à l'origine d'une crise financière qui devrait nous faire réfléchir sur nos vulnérabilités et surtout sur l'arrogance de tous ces « *petits apprentis sorciers* » qui ont réussi à mettre en échec, avec l'illusion de la « *titrisation* », ceux qui étaient considérés comme les plus performants en matière de gestion de risque.

Heureusement nous changeons d'année et le 1^{er} janvier 2008 nous oblige à rouvrir le questionnement sur le fond avec quelques principes de réalité qui s'imposent de nouveau à nous brutalement. L'assassinat de Benazir Bhutto et la profonde déstabilisation du Pakistan programmés depuis longtemps par Ben Laden et ses amis talibans ont résonné aux lendemains des fêtes comme une sorte de réplique du 11 septembre 2001². La reprise des guerres civiles sur cette Corne de l'Afrique si sensible (Soudan-Somalie-Kenya) et la signature plus précise des réseaux Al-Qaïda sur les régions du Sahel et du Maghreb nous rappellent que les génocides et la guerre contre le terrorisme ne se sont pas arrêtés avec les fêtes de Noël. Bien au contraire la trêve calendaire des uns constitue une opportunité pour les autres. Elle permet d'intensifier les opérations

¹ Relire à ce propos la chanson de Georges Brassens qui n'a jamais été autant d'actualité....

² N'oublions pas que l'attaque des « *twins* » avait été précédée trois jours avant par l'assassinat du commandant Massoud

localement et de rendre plus explicite les menaces contre les occidentaux. Chaque fois nous avons droit au même scénario. Pourtant face à ces évènements, qui sont dans la continuité de grands mouvements de fond³, la seule inquiétude des experts est de savoir si finalement tout ceci ne va pas pénaliser d'un côté les bénéficiaires des tours opérateurs et de l'autre la légitimité des opérations des humanitaires occidentaux, les deux étant piégées dans leur recherche d'exotisme et de sensations fortes. En écoutant les chroniqueurs, il se dégage toujours cette curieuse impression que l'annulation du « Paris-Dakar » est finalement la seule information stratégique qui soit digne d'intérêt en ce début d'année. Au moins les annonceurs en ont pour leur argent !

Pour autant le 2 janvier le tempo est donné : le baril vient cette fois de franchir la barre des 100\$ (*soit une progression de + 60% en un an...*), l'or flambe et le dollar continue de baisser! L'année 2008 commence mal dans le désordre, la volatilité, la nervosité, la peur : beaucoup s'inquiètent du spectre inflationniste qui pointe à l'horizon et de cette seconde vague de krachs bancaires générés par les subprime... Il semble que 2008 se profile bien comme étant l'année des franchissements de seuils dans tous les domaines. Le point d'orgue sera vraisemblablement constitué par les jeux olympiques de Pékin qui vont sacraliser la prise de pouvoir de la Chine face à une Amérique en pleine transition électorale. Tout va se jouer autour de ce nouveau centre géostratégique qu'est devenu l'Océan Pacifique sur fond de radicalisation socio-économique et religieuse pour le reste du monde. Et n'oublions pas que le système mute à très grande vitesse avec en arrière plan une spéculation effrénée et incontournable des cours des matières premières afin de satisfaire des taux de croissance à deux chiffres, certes de l'Asie, mais aussi de tous les autres pays émergents. On comprend mieux les messages de nos dirigeants qui après nous avoir vendu un espoir de « *reprise économique* » en 2007, nous invitent à croire plutôt en « *l'espérance* » pour 2008. Là aussi quand on ne peut plus promettre il ne reste plus qu'à prier ! Encore faudrait-il savoir ce que cela signifie et suppose sur le fond....

Il faut avouer qu'au travers de la lecture de la presse les hypothèses de travail pour cette nouvelle année sont particulièrement pessimistes. Les titres n'ont jamais été aussi anxiogènes : « *2008 : L'année de tous les chocs !* », « *2008 : La rupture !* », « *2008 : Le chaos !* ». Le ton est au

³ Voir l'édito du mois de novembre : « *Pourquoi se préoccuper de l'avenir quand il suffit de jouir du présent* »

catastrophisme, si ce n'est à l'annonce d'un temps apocalyptique. Tout ceci donne l'impression que les recettes médiatiques d'hier ne pourront pas répondre aux impératifs de demain et qu'il est urgent de trouver d'autres remèdes pour soigner la morosité et la désespérance ambiantes. Essayons, au-delà le souci d'audience qui sous-tend en permanence le quotidien des rédactions, de comprendre pourquoi la plupart des experts en prospective ont souhaité délibérément remonter d'un cran leurs perceptions des risques au niveau national comme au niveau international. Qu'est ce qui justifie aujourd'hui ce niveau d'angoisse plutôt qu'hier ? Où se situe l'urgence de cette tonalité d'ensemble ? Que sont véritablement ces peurs qui nous inhibent ? En lisant attentivement les publications de ce début d'année, tant celles qui dressent un bilan que celles qui essaient de percevoir ce que seront les prochains rendez-vous de l'actualité, je me suis aperçu que les sujets qui étaient mis à l'ordre du jour étaient ceux qui étaient finalement les moins lisibles ou compréhensibles pour nos cerveaux emprunts de rationalisme et de positivisme. Intéressant : Pour la première fois, la plupart des questions tournent autour du comportement et des aspirations des peuples face à notre vision du progrès. Pourquoi finalement le monde ne va-t-il plus dans le sens que nous souhaitons ? Pourquoi tant de haines vis-à-vis de l'Occident ? Pourquoi tant de remises en causes spectaculaires sans attendre un nouvel ordre mondial ? Pourquoi plus personne n'a envie de nous entendre et de nous comprendre ? Tout ceci n'est pas raisonnable et ne peut donc que mener le monde à sa perte. En fait le monde fonctionne sans nous, se moque de nos états d'âmes, ne nous attends pas et construit le futur sans nous demander notre avis. Cette détermination des autres pour ramasser le pouvoir et cette indifférence générale à notre égard sont plus que perturbantes. Elles sont ressenties comme un choc. Nous ne sommes plus essentiel aux yeux des autres, alors que dans nos évaluations nous considérons être toujours le centre du monde. Là est le point central de la crise émergente pour l'Occident, et en particulier pour la France qui s'est volontairement marginalisée de la mondialisation en cours.

Une autre partie des questions tourne autour de l'économie et de la technologie, sujets qui après avoir été des domaines de certitudes en tant que facteurs de progrès pour nos sociétés) deviennent désormais des sources de peurs. Ils sont même devenus des « sujets diaboliques » en soi. S'il y a des domaines où tout doit être vérifiable, quantifiable et maîtrisable ce sont bien ceux là. La science fait partie des bases inébranlables de nos croyances dans le progrès et la modernité. Or la

plupart des certitudes « scientifiques » sont de plus en plus contestées par des experts qui n'ont parfois rien de scientifique. Les bases de nos croyances positivistes sont ébranlées et le commun des mortels n'a plus confiance dans le « système », même si celui-ci est quand même particulièrement « sous contrôle ». C'est le paradoxe d'une société qui ne croit plus en ses fondements et qui déambule de façon impulsive autour de peurs générées par des faiseurs d'opinion. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elle a évacué depuis un bon siècle « l'humain » de ses analyses et de ses raisonnements. L'homme a été réduit petit à petit à un simple animal « *economicus* » pour devenir au sein des organisations un simple objet « *social* » sans âme. L'illusion des artifices sémantiques employés aujourd'hui pour parler de nos « *ressources humaines* » ne peut occulter cette deshumanisation qui règne dans les couloirs des entreprises, des centres commerciaux, mais aussi dans les rues où des êtres ne se parlent plus que par écrans, référentiels et processus interposés.

Nous avons sublimé « la maîtrise de la matière » pour en faire avec le matérialisme dialectique notre nouvelle religion de masse. Il n'est donc pas étonnant que notre seule crédo soit celui de l'espoir d'un taux de croissance additionnel, avec comme ligne d'horizon la fin de semaine, le tout animé par des crédits « revolving » qui concourent certes à un peu plus de « bien-être », mais pas forcément au bonheur⁴ et encore moins à la sérénité des âmes... Cette absence de sens, est dans cette crise émergente qui impacte nos systèmes de vie, le point le plus dur à traiter car il n'y a pas d'outils. Pour cela Il faut renouer avec l'humain et ce qui fait vibrer une existence. Nous sommes en train de découvrir que l'homme est de nouveau au centre de tout. Dans nos systèmes hyper sophistiqués et sécurisés sur le plan technologique, il en est même le maillon essentiel parce que le plus faible et le plus sensible. D'une certaine manière c'est plutôt rassurant.

En fait ce qui caractérise la plupart des crises qui nous impactent actuellement (crise financière, sécuritaire, énergétique, écologique...), au-delà leur amplitude et le niveau affiché des sinistres (notamment au sein du système financier), c'est l'absence de traçabilité et de visibilité qui les caractérisent. C'est cette défaillance des méthodes et des outils, sur fond de deshumanisation des échanges et des relations de vie⁵, qui est à la base de la crise bancaire actuelle. Les professionnels n'ayant plus leurs

⁴ Voir à ce propos les études du CREDOC sur « le bonheur » au travers des enquêtes sur « les français sont ils heureux »

⁵ on parle dans les milieux experts de dématérialisation pour expliquer qu'il n'y a plus besoin de proximité...

référentiels, sont perdus, désorientés. Ils ne peuvent plus expliquer. Ils ne savent plus ! Là est la source majeure de la crise ! Alors ils se cachent derrière des standards, on invoque Bâle 2 en pensant que ce nouveau Dieu répondra favorablement aux incantations des experts et dirigeants affolés par les glissades comptables actuelles. La même analyse pourrait être faite sur le plan sécuritaire. La nébuleuse Al Qaïda n'est pas constituée comme une armée classique avec des répondants nationaux tant sur le plan diplomatique que politique. Il n'y a pas de prises sur ces réseaux dilués dans la nature et l'ennemi est à la fois partout et nulle part. Alors que dire des thèses du GIEC avec cette invocation lancinante et permanente autour de cette nouvelle catastrophe séculaire irréversible qu'est le « réchauffement climatique », peur fabriquée à partir de quelques projections mathématiques parfaitement mises en scène, avec des images saisissantes sans valeur scientifiques... Tout ceci fait suite aux peurs millénaristes du « passage à l'an 2000 »... A entendre tous les prospectivistes de ce début d'année nous avons l'impression finalement que ce futur, qui n'est pas ou ne sera pas ce que nous souhaiterions, fait très peur parce qu'il échappe à nos prétentions et surtout parce qu'il redevient en fait terriblement humain. Mais sur tous ces sujets extrêmement sensibles, aller contre l'opinion et contre ses croyances est toujours source d'opprobre voire « d'excommunication ».

Dans mon précédent éditorial j'avais conclu sur la nécessité impérieuse de prendre du recul et de la hauteur sur cette question de l'analyse des risques, en particulier lorsqu'on essaye de décrypter l'actualité et d'analyser les tendances lourdes de nos environnements internationaux. Ce qui n'est pas aisé je le reconnais, entre la surinformation de nos médias (qui surfent sur cette instantanéité permise par les technologies de l'Internet), la surexposition de nos dirigeants (qui se noient de plus en plus dans le « people ») et la survalorisation de nos sociétés (où chacun peut promouvoir son narcissisme et son hédonisme en devenant à tout moment rédacteur en chef de sa vie sur le web). En fait, il suffit de relire les textes de Sénèque pour s'apercevoir que rien n'a vraiment changé au niveau des constantes de la « nature humaine ».... Néanmoins, par rapport à cette agitation ambiante j'avais suggéré de lire la dernière encyclique de Benoit XVI : « *Spe Silva*⁶ », d'autant qu'il est à la mode d'utiliser le terme « *espérance* » pour tenter de donner un peu de poids aux discours du moment. Il est évident qu'une telle suggestion, surtout en France où un bon nombre de cercles se sont attribué la défense

⁶ Le texte et passages auxquels je fais référence est celui qui est publié par les éditions Bayard, Cerf et Fleurus-Mame décembre 2007.

de la laïcité, m'a valu de nombreuses questions. Si j'avais fait la même chose avec un texte du Dalaï-lama, ou d'un Imam dit tolérant de l'université Al Azar du Caire, je n'aurais eu que des éloges pour mon ouverture au dialogue interreligieux....

Pourtant l'essentiel de la pensée du Pape rejoint sur le fond celle de grands penseurs contemporains adulés par les médias. Il est dans la continuité de ce mot de Bossuet lorsqu'il écrivait : « *Qu'est ce que l'espérance ? Le rêve d'un homme éveillé* ». Mais recommander d'aller au cœur de la pensée chrétienne (qui est le socle de notre civilisation et le fondement de notre culture) c'est commettre dans notre société post marxiste et nihiliste un acte condamnable pour l'esprit. En quoi parler d'espérance est-il si répréhensible ? Pourquoi ce mot si beau fait-il si peur ? Comment la lecture de ce très beau texte écrit par Benoit XVI peut-il nous aider à mieux comprendre et à mieux vivre l'actualité ? Et surtout comment ce texte est-il d'une si grande force pour quelqu'un comme moi qui vis au quotidien au contact de ce qu'il y a de plus éprouvant pour une société , ou pour un être humain, avec les guerres et les désastres....C'est à la suite de débats nés d'une intervention sur Radio Notre-Dame⁷ que j'ai décidé d'aller plus loin sur ce registre et de vous faire partager une partie de cette réflexion en ce début d'année, plutôt que de poursuivre sur l'analyse de l'actualité. Après tout, ce qui arrivera en 2008 me préoccupe moins que notre capacité à appréhender les événements majeurs que je pressens, et qu'il faudra bien assumer. Cette réflexion m'amène aussi à m'interroger aussi pour les dirigeants sur leur sens des responsabilités et sur leur humanité. Auront-ils la force et l'éthique nécessaire pour faire face à des crises majeures et savoir retrouver le sens des mots simples quand tout redevient exigeant pour soi-même, son voisin, son prochain? Quand tout bascule et que tout n'est plus qu'acte de foi, ou au contraire réaction reptilienne, quel sera leur choix ?

En cela cette encyclique est pleine de réponses pour celui qui veut la lire avec le regard de l'homme libre et tolérant. Le premier message de la première page m'a interpellé lorsque Benoit XVI écrit : « *la foi est espérance* » et il ajoute « *espérance* » est un mot central de la foi biblique - au point que, dans certains passages, le mot « foi » et « espérance » semblent interchangeables ». Je retrouve ce postulat de base mille fois exprimés dans toutes les religions et dans toutes les grandes cultures de notre planète. Faire « *acte de foi* » c'est admettre avec humilité que nous

⁷ Plateau direct du samedi 15 décembre 8h/9h avec Louis Daufresne à la cathédrale Notre-Dame de Paris.

nous situons quelque part entre le connu et l'inconnu, que nous ne maîtrisons pas tout et que nous acceptons cette prise de risque qui est inhérente à cet état intermédiaire lié à notre maigre connaissance des mystères de la vie. Or la plus grande difficulté que je rencontre dans la gestion des crises est souvent là : le manque d'humilité et la prétention des « *sachants* ». Quelque part cette espérance, si médiatisée depuis peu (et essentiellement pour des raisons de marketing politique), est en elle-même porteuse de cette recherche de sens dont nous avons tellement besoin et qui nous fait tant défaut aujourd'hui.

Ce qui est archaïsme, pour certains, permet finalement d'élever les débats plus haut et d'aller plus loin face aux « choses de la vie ». L'espérance fournit des réponses à des questions que ni les sociologues, ni les psychologues, ni les économistes, ni tous ceux qui sont férus de positivismes ne sont en mesure d'apporter... Je le note chaque fois dans les crises sur le terrain : lorsqu'il n'y a, à priori, plus d'espoir, que toutes les analyses convergent vers une fatalité de l'échec, qu'il n'y a plus que du chaos en perspective, les peuples qui s'en sortent le mieux sont ceux qui ont cette foi dans la vie et dans autre chose de beaucoup plus spirituel que cette rationalité qui veut tout expliquer, classifier et organiser en vue « *d'égaliser les chances* ». Dans cette pensée matérialiste tout doit concourir à terme à un risque zéro et de ce fait à une solidarité quasi mathématique des individus vis-à-vis de la vie. Il n'y a plus de place pour le cheminement, la créativité, la poésie de la vie sans laquelle il n'y a pas l'acte d'amour. Celui par lequel démarre la véritable prise de risque....et sans lequel il n'y a pas de cheminement singulier. Il n'y a plus de place pour l'homme et pour la liberté, ils ne sont plus qu'un matricule et le résultat d'un déterminisme. Que c'est triste ! Dans tous les cas ce n'est pas la vie!

Tout doit être égal en soi alors que les choses ne peuvent être qu'au mieux équitables. Là est la grande différence entre les gestionnaires de notre modernité et tous ceux qui dans l'ensemble du monde croient en une autre vision de la vie. L'encyclique permet de clarifier la réflexion sur toutes ces questions philosophiques et spirituelles dont nous ne pouvons plus faire l'économie. A ce stade j'aime beaucoup cette phrase : « *la foi est la « substance » des réalités à espérer ; la preuve des réalités qu'on ne voit pas* ». La grande difficulté pour nos sociétés face aux risques est de consentir à cet aveu d'impuissance : nous ne maîtrisons pas tout et nous ne pouvons pas tout prouver. La « preuve » est devenue l'ennemi du « salut ». Point de salut individuel ou collectif sans preuve, là est notre

limite. Une grande partie des échecs dans la gestion des crises est contenue dans cette attitude qui refuse toute idée de mortalité et rejette toute idée d'éternité. N'oublions pas que nous sommes dans une société qui pense qu'elle va finir, au-delà le partage du bonheur sur terre, par acquérir un jour les clés de l'immortalité. Quelle prétention et quelle illusion prométhéenne! Du coup elle ne croit pas aux considérables ressources des hommes et elle n'arrive pas à faire émerger cette confiance sans laquelle on ne peut rien faire. Elle ne croit que dans les processus, les check-lists, les standards, les plans, tout ce qui s'effondre en 5 minutes quand les éléments se déchainent et qu'il faut aller au plus profond de soi pour trouver la force de se relever et de se remettre en cheminement. C'est autour de ces questions que l'encyclique nous interpelle. Elles sont essentielles car elles nous obligent à aller en profondeur sur ces sensations que l'on ressent dans les moments de grandes crises et qui touchent au salut de l'âme d'une personne, d'un peuple, à ce souffle particulier que l'on dénomme aussi la grâce. Ce sont des mots qui parlent à ceux qui ont vécus des choses graves, où les questions de vie ou de mort sont là et où la prise de décision redevient terriblement humaine. Ce que beaucoup d'experts en gestion de crise ou en « *risk management* » ne veulent jamais aborder, sous prétexte que ce n'est pas suffisamment « rationnel » ou « scientifique ». Décidément la charge de la preuve vaut largement le poids de la faute dans l'inconscient de notre soi-disant modernité !

Tout est dit au travers de l'histoire du Cardinal Nguyễn Van Thuan et de ses 13 années d'emprisonnement : « *Il est important de savoir ceci : je peux toujours encore espérer, même si apparemment pour ma vie ou pour le moment historique que je suis en train de vivre, je n'ai plus rien à espérer. Seule la grande espérance-certitude que, malgré tous les échecs, ma vie personnelle et l'histoire dans son ensemble sont gardées dans le pouvoir indestructible de l'Amour et qui, grâce à lui, ont pour lui un sens et une importance, seule une telle espérance peut dans ce cas donner encore le courage d'agir et de poursuivre* ». Beaucoup de peuples m'ont fait la démonstration de cette force interne qui transcende la souffrance individuelle et la violence de l'histoire. Aujourd'hui dans nos sociétés on prétend éliminer la souffrance et garantir nos peuples contre toutes confrontations avec autrui. Comme l'écrit Benoît XVI « *là où les hommes veulent s'épargner la peine et la douleur de la vérité, de l'amour, du bien, ils s'enfoncent dans une existence vide, dans laquelle peut-être n'existe pratiquement plus de souffrance, mais où il y a d'autant plus l'obscur sensation du manque de sens et de la solitude* ». C'est souvent le point

d'entrée de nos crises occidentales et c'est souvent sur ce manque de sens et cette terrible solitude que tous les décideurs butent. Ils n'ont pas de problèmes de moyens ! Ils n'ont simplement plus les mots, les attitudes et souvent « l'Amour » (mot qui fait très peur) qu'il faut pour aller au-delà la simple compassion afin de soutenir et aider des populations à se relever.

Quand je dis à un patron qu'il doit « incarner » ces valeurs, il trouve en face de lui des armées de techniciens qui vont le dissuader d'aller sur ces champs qui ne sont ni « rationnels », ni « raisonnables » et soit disant « pas vendables » en terme de communication... Tout le problème des situations que nous allons avoir à gérer dans les mois qui viennent se trouve résumé dans ce constat. Les risques majeurs que l'on pressent exigeront de la part des dirigeants non seulement une grande humanité mais aussi une grande authenticité, il faudra qu'ils aillent puiser au plus profond d'eux ces quelques mots qu'ils traduiront à leur manière en « actes de foi ». Je sais que cette expression prête à sourire, et pourtant face à l'inconcevable, au milieu du chaos quand toutes les forces de destruction se déchainent qu'elles soient humaines ou naturelles, il ne reste plus que des « actes de foi », ceux qui « sauvent » ! En cela le concept chrétien (et non publicitaire) de l'espérance a de l'avenir surtout en ces temps si tourmentés : *« notre espérance est toujours essentiellement aussi espérance pour les autres ; c'est seulement ainsi qu'elle est vraiment espérance pour moi. En tant que chrétiens nous ne devrions jamais nous demander seulement : comment puis-je me sauver moi-même ? Nous devrions aussi nous demander : que puis-je faire pour que les autres soient sauvés et que surgisse aussi pour les autres l'étoile de l'espérance ? Alors j'aurai fait le maximum pour mon salut personnel ».*

Et puisque la tonalité de ce début d'année est guerrière et apocalyptique j'aurai tendance à laisser parler les dernières pages de l'encyclique qui m'ont beaucoup ému par leur ouverture, en particulier vis-à-vis des femmes avec ce chapitre dédié à « Marie, étoile de l'espérance ». J'ai toujours été époustouflé dans les temps de crise par la lucidité et le courage des femmes. Ce sont elles aujourd'hui qui tiennent tête aux archaïsmes qui ravagent entre autre le monde musulman, parfois au prix de leurs vies. Ce sont elles qui portent les populations au dialogue évitant de tragiques guerres civiles (cf. l'Argentine). Ce sont elles qui sont en première ligne dans les catastrophes naturelles et qui ont les réflexes de survivance pour leurs enfants... J'ai toujours eu l'impression que le message de l'Ange : « Sois sans crainte, Marie » (Lc1, 30) est aussi

puissant que celui du Christ à ses disciples quand il leur disait « *N'ayez pas peur !* », « *Ayez confiance: moi je suis vainqueur du monde* » (Jn16,33), « *Ne soyez pas bouleversés et effrayés* » (Jn14, 27). L'Ange avait dit aussi à Marie : « *Son règne n'aura pas de fin* » (Lc1, 33). Les femmes savent quelque part que les forces de la vie l'emportent toujours sur celles de la mort. Elles donnent la vie et si la mort peut reprendre tout ce qu'elles ont pu donner à un être, à une famille... elle ne peut reprendre pour autant l'amour qu'elles ont donné et cette espérance qu'elles incarnent. C'est sûrement le plus beau message de la fin de cette encyclique pour nous aider à assumer ce qui devrait être une année importante de « franchissement de seuils ». Quoi de plus beau que cette prière de benoit XVI lorsqu'il écrit : « *Notre Mère, enseigne nous à croire, à espérer et à aimer avec toi. Indique-nous le chemin vers son règne !* ». Quoi de plus poignant pour le marin que je suis, quand le baromètre s'effondre et que la mer devient menaçante, que cette fin en guise de vœux pour 2008: « *Etoile de la mer, brille sur nous et conduis nous sur notre route !* »

Xavier Guilhou⁸

Janvier 2008

⁸ Président de XAG Conseil et auteur de « Quand la France réagira... » Eyrolles février 2007
www.xavierguilhou.com